

On raconte que sur une île déserte de l'Inde,
située sous l'équateur,
est apparu un homme sans pareil.
De cette venue, nos vertueux prédécesseurs donnent deux versions.

Je m'appelle Vivant.
Vivant fils d'Éveillé.
Mon histoire commence sur un îlot.
J'ignore comment je suis né.
De la sœur d'un roi jaloux,
sur une terre voisine,
caché dans un coffre et porté là par les flots et le vent,
ou d'une goutte d'argile, sans père ni mère,
d'un peu de matière en travail,
dans la fermentation d'une bulle où l'âme aurait émané.
C'est une gazelle, sans son faon, qui m'a donné son pis.

L'élevage avait commencé.
La gazelle engraisse et le remplit de son lait,
pleine de soins et de tendresse.
Elle le nourrit des fruits tombés de l'arbre,
casse de ses molaires leur enveloppe quand elle est dure,
elle le mène boire,
elle lui donne l'ombre, le réchauffe,
elle le garantit de son corps et l'abrite.
L'enfant éclate en larmes dès que, partie pâître,

elle tarde à revenir.

Il apprend à marcher, fait ses dents,
et la suit.

Il grandit avec les animaux, comme un des leurs,
modulant sa voix pour reproduire leurs cris,
pour chercher le secours, la relation,
pour dire le désir et la fuite,
bête parmi les bêtes,

mais sans crocs, cornes, plumes ni poils.

Il se voit nu, sans en comprendre la cause,
il s'imagine difforme, infirme,
il est sans armes, lent,
pris dans les racines, les troncs,
faible quand on lui dispute ce qu'il mange.

Il en fut triste et la tristesse dura longtemps.

À presque sept ans,
désespérant de réaliser en lui les avantages
dont l'absence le faisait souffrir,
il se cache le corps d'une ceinture de feuilles de palmier et d'alfa,
et bientôt, étalant ses plumes et sa peau,
il se fait un habit de la dépouille sèche d'un aigle mort.
Des branches d'arbres, pourtant,
il commence à se faire des bâtons, parés pour la lutte.
Il les brandit, attaque les fragiles,
résiste aux dents et aux sabots des forts.
Il conçoit mieux ce dont il est capable, désormais.
Il jouit de la supériorité de ses mains.

La gazelle, sa mère, était vieillissante.

Son mouvement et ses actions ralentirent,
elle s'affaiblit, molle dans sa maigreur,
puis mourut.

Le garçon, lorsqu'il la vit en cet état,

fut saisi d'une émotion violente et, de douleur,
peu s'en fallut que son âme s'exhalât.
Il l'appelait du cri auquel elle avait coutume de répondre.
Rien ne bougeait, comme dans le silence et la nuit.
Où se plaçait le mal, en elle,
dont il eût pu la délivrer ?
N'était-ce pas une entrave passagère,
comme un empêchement dans l'oreille, dans les yeux, le nez ?
Il comprit que le dommage affectait un organe invisible,
le plus excellent,
logé dans la poitrine de la gazelle étendue.
Mais de ce viscère, le cœur,
qu'il s'était résolu à détacher du reste puis à fendre,
il réalisa que l'habitant, dont la vie procédait,
s'était retiré, intact,
et qu'il n'y reviendrait pas,
maintenant que son siège était ainsi ravagé et béant.

Le corps entier lui parut vil auprès de cette chose
qui, selon sa conviction,
y demeurait un temps et le quittait ensuite.
Il concentra sa pensée sur cette chose,
cherchant à savoir ce que c'était,
comment elle était,
se demandant où elle s'en était allée,
et par quelle issue,
ce qui l'avait attachée à ce corps,
puis l'en avait chassée, par contrainte,
ou bien avait rendu le corps assez odieux
pour qu'elle s'en séparât d'elle-même.
Il se répandit en réflexions sur tout cela.
Les odeurs du cadavre devenaient repoussantes.

Il comprit que sa mère,
celle qui avait eu pour lui de l'attachement,

celle qui l'avait allaité,
était non pas, devant lui, cette force morte,
le corps éteint et puant,
mais la chose disparue.
C'est d'elle qu'émanaient tous ces actes,
le corps n'était qu'un instrument,
comparable aux bâtons que lui-même s'était faits
pour repousser la menace des bêtes.
Il creusa une fosse, à l'imitation d'un corbeau en bataille,
qui venait d'étendre mort son adversaire.
Il y déposa la dépouille indigne et la couvrit de terre.
Son affection s'en détourna.

Il continua de fréquenter les gazelles familières,
convaincu qu'en elles, d'allure si proche,
dirigeait une chose pareille à celle qui avait mû sa mère.
Il demeura ainsi pendant un long espace de temps,
examinant les espèces d'animaux et de plantes,
parcourant le rivage de l'île,
à la recherche d'un être semblable à lui,
de même qu'à chaque individu, animal ou végétal,
il voyait un grand nombre de congénères.
Il n'en trouva aucun.
Il avait bien humé le vent,
contemplé de tous côtés ce que l'air et le ciel montraient :
au-delà de sa terre,
il n'y avait d'existant que les vagues.

Un jour, il arriva que le feu, par frottement,
prit dans des broussailles de fêrule.
Ce fut pour lui un spectacle effrayant,
qui l'arrêta longtemps.
Il vit la lumière éclatante du feu,
son action irrésistible, qui le portait alentour,
pour tout convertir à sa propre nature.

Il prit ce feu, d'un tison,
il ne cessa de l'entretenir avec de l'herbe sèche et du bois sec.
Il en fit le secours de ses nuits.
Il éprouva pour lui, d'où venaient la lumière, la chaleur,
l'odeur des chairs marines ou terrestres qu'il y faisait rôtir,
un grand amour.
Voyant toujours la flamme se dresser, légère,
il acquit la conviction que le feu était de ces substances célestes
qu'il apercevait.
La merveille de ses effets l'induisit à penser
que la chose disparue du cœur de la gazelle qui l'avait élevé
était de même nature ou quelque chose du même genre.
Les vivants sont chauds, se disait-il,
et les défunts, sans exception, vides et glacés.

À sept ans, dans le corps mort de ma vieille nourrice,
je sus que son cœur avait abrité un maître pour lequel, seul,
je devais avoir de l'amour.
Sans congénère, entouré d'eau,
j'avais découvert le feu admirable,
ses flammes verticales,
qui mordent et s'assimilent tout,
et je compris que dans ma poitrine et chez les autres
une chaleur semblable,
un air vaporeux, pareil à un brouillard blanc,
nous rendait vifs et me tenait droit.

Il éprouva le désir d'explorer les parties des animaux
et d'en étudier l'arrangement, le nombre,
le mode d'assemblage des uns avec les autres.
D'où venait cette vapeur chaude qui leur donnait la vie ?
Par quel moyen, sans se perdre, s'entretenait-elle ?
Il ne se lassa pas de disséquer des cadavres,
des corps pantelants,

risqua des vivisections, enquêtant sans répit,
jusqu'à faire de sa connaissance celle des meilleurs savants.
Il connut avec évidence que tout individu d'entre les bêtes,
aux membres, aux organes divers,
complexe par la variété de ses sensations et mouvements,
était *un* grâce à ce souffle, véhicule de sa puissance,
dont l'origine était un centre d'où partait l'énergie
pour s'étoiler dans le corps servile.
L'esprit, un seul et même esprit, gouvernait ce corps
comme lui maniait les outils.
Dans l'œil, son acte était vision,
dans l'oreille, audition,
mais odoration dans le nez, gustation sur la langue,
ou toucher, sous la peau,
dans l'épaisseur de la chair,
puis autre chose encore, d'autres fonctions,
dans un circuit de nerfs reliant le cœur, le cerveau et le foie.
Dans le même temps, son ingéniosité s'était déployée.

À vingt et un ans,
j'ai la science d'un grand naturaliste,
je suis parvenu au principe de l'animal,
à la vie du dedans,
multiple dans ses organes, une par l'esprit,
et je suis inventif.
J'ai pour vêtement et chaussures
des peaux d'animaux que j'ai découpés.
Comme fil j'utilise leurs poils, et pour leurs fibres,
des tiges de guimauve ou de chanvre.
Comme alènes, j'emploie de fortes épines
puis des roseaux, aiguisés sur des pierres.
Les hirondelles m'ont amené à construire.
Je dresse des oiseaux de proie,
je chasse, je capture.